

LES RELATIONS FRANCO-ARMENIENNES A TRAVERS LES SIECLES

CLAUDE MUTAFIAN

Docteur en histoire à l'université Paris - 1, Panthéon-Sorbonne
Membre à l'étranger de l'Académie des Sciences d'Arménie.

À l'heure actuelle, la diaspora arménienne de France, troisième au monde après celles de Russie et des États-Unis, est de très loin la plus importante en Europe occidentale. La trajectoire historique des relations arméno-franques peut se diviser en quatre parties.

I- Jusqu'aux croisades (IVe-XIIe siècle)

Avant les croisades, on n'a que des traces sporadiques de présence arménienne en France. On connaît plusieurs saints originaires d'Arménie installés en France pour diverses raisons. Le plus ancien est Grégoire de Tallard, qui prêcha près de Gap et décéda en 404. Quelques siècles plus tard, un ascète arménien, lui aussi appelé Grégoire, termina sa vie en 999 dans une grotte près de Pithiviers. Tous deux font l'objet de pèlerinages réguliers. Entre-temps, selon Grégoire de Tours, l'évêque arménien Simon, victime des guerres perso-arméniennes, avait trouvé refuge dans son diocèse en 591. D'autres restes de présence arménienne durant le haut Moyen Âge demandent encore des éclaircissements. C'est le cas, près d'Orléans, de l'oratoire carolingien de Germigny-des-Prés, remontant à 806, dont le plan autorise l'hypothèse d'un architecte arménien. Signalons aussi un alphabet arménien ancien gravé sur le porche de l'église Sainte-Marthe de Tarascon, ou encore un glossaire latin-arménien conservé à Autun.

Quant au tympan de l'église de la Madeleine, au Vézelay, il est admis d'y reconnaître des représentations d'Arméniens.

II- À l'époque des croisades (XIIe-XIVe siècle)

Les relations franco-arméniennes s'approfondirent de manière spectaculaire à partir de la fin du XIe siècle. Le joug turc qui pesait alors sur l'Arménie incita plusieurs familles nobiliaires à choisir l'émigration. Pour diverses raisons, celle-ci se dirigea essentiellement vers la Cilicie, où les familles nobiliaires s'installèrent dans les forteresses du Taurus. Sa situation dans l'angle nord-est de la Méditerranée, donc sur la route de Constantinople à Jérusalem empruntée par la première croisade dans les toutes dernières années du siècle, favorisa les contacts, d'amitié ou de rivalité, entre Arméniens et Francs, du point de vue tant militaire et politique que culturel et matrimonial. On trouve ainsi quantité de sujets arméniens parmi les nombreux tableaux du milieu du XIXe siècle conservés dans les cinq Salles des croisades du château de Versailles. Les deux premières reines de Jérusalem furent des princesses arméniennes, et la troisième, la célèbre Mélisende, était de père flamand et de mère arménienne, tout comme ses sœurs, respectivement princesse d'Antioche et comtesse de Tripoli. Quant au comté franc d'Édesse, trois de ses quatre titulaires ont eu des épouses arméniennes.

La chute de Jérusalem en 1187 provoqua la troisième croisade, mise à profit par le prince arménien Léon II pour parvenir en 1198 à se faire octroyer une couronne royale de la part du Saint-Empire et de la papauté. Il devint ainsi Léon Ier roi d'Arménie, quelques mois après que le seigneur Amaury, de la dynastie des Lusignan originaire du

Poitou, eut été sacré roi de Chypre. L'alliance entre les deux familles allait vite être scellée : Léon, alors sexagénaire, prit pour seconde épouse la fille d'Amaury, âgée d'une dizaine d'années, et cinq ans plus tard naquit une fille qui lui succéda sur le trône. Durant près de deux siècles, les relations restèrent très intimes entre les noblesses arménienne de Cilicie et franque de Chypre ; les mariages mixtes furent légion.

Toutes les couches de la société arménienne se retrouvèrent plus ou moins imprégnées par la langue et la culture françaises : c'est ainsi que, depuis cette époque, le mot « Monsieur » se dit en arménien « Baron ». Plusieurs chartes internationales du royaume d'Arménie étaient rédigées en français, et nombre d'ouvrages furent traduits de cette langue en arménien. L'exemple le plus spectaculaire est le code de lois de la principauté franque d'Antioche, appelé « Assises d'Antioche » : l'original français est perdu, mais on connaît le texte grâce à sa traduction arménienne. Signalons aussi le premier livre composé par un Arménien en langue étrangère : il s'agit de « La Fleur des Histoires de la Terre d'Orient », une œuvre essentiellement consacrée aux Mongols, dictée en français, au tout début du XIV^e siècle, par le prince Héthoum de Korykos, dit Hayton, neveu du gendre de Léon I^{er}. Les relations restèrent très étroites durant le XIV^e siècle malgré l'attitude intransigeante de la papauté française d'Avignon vis-à-vis de l'Église arménienne, considérée comme hérétique. Cela dit, l'envoi de missionnaires franciscains et dominicains, généralement français, contribua à la diffusion de la langue.

La longue façade maritime de la Cilicie favorisa un intense commerce, en premier lieu avec les cités commerçantes italiennes, mais aussi avec la Catalogne et la Provence. Parmi les quatre seuls originaux des privilèges commerciaux octroyés par les derniers rois d'Arménie qui nous sont parvenus, deux sont adressés aux Montpelliérains.

Comme conséquence des liens matrimoniaux arméno-chypriotes, à deux reprises un prince franc monta sur le trône d'Arménie : il s'agit de Guy de Lusignan, roi de 1342 à 1344, et de son neveu Léon V, couronné en automne 1374, qui reste comme le dernier roi d'Arménie. En effet, moins d'un an plus tard, les Mamelouks égyptiens mirent fin au royaume et Léon V fut emmené au Caire. Il dut sa délivrance en 1382 aux efforts d'un franciscain français, Jean Dardel, qui était parvenu à persuader le roi de Castille de payer la rançon exigée par le sultan. Reçu à Paris avec tous les honneurs par le roi Charles VI, il y termina sa vie en 1393 et fut enterré dans le couvent des Célestins ; seul son gisant échappa à la destruction durant la Révolution, et à la Restauration il fut transféré à la Basilique de Saint-Denis. C'est donc là, au milieu des rois de France, que se trouve le cénotaphe du dernier roi d'Arménie, unique souverain d'un pays autre que la France.

III- Des croisades au génocide (XVe-début XXe siècle)

Dès 1538 fut imprimé à Paris un livre comprenant des caractères arméniens, mais l'édition arménienne en France date de 1633, avec un dictionnaire arméno-latin destiné aux missionnaires. Les liens commerciaux ont survécu à la chute du royaume, et au XVIIe siècle la présence des Arméniens à Marseille était telle que le roi se vit contraint de promulguer des décrets limitant leur activité

commerciale. C'est dans cette ville qu'en 1673, sept ans après avoir publié à Amsterdam la première Bible arménienne, Oskan Erevantsi installa son imprimerie. Il y fut constamment en butte aux attaques de la censure catholique, les autorités religieuses de la « Fille aînée de l'Église » cherchant par tous les moyens à soumettre à Rome l'Église arménienne. Habilement, les Arméniens surent profiter de la bienveillance de ministres comme Richelieu, Mazarin et surtout Colbert, qui enrichit considérablement le fonds de manuscrits arméniens de la Bibliothèque Royale, ancêtre de la BnF ; un travail poursuivi après lui par la mission de l'abbé Sevin, dont les méthodes d'acquisition furent parfois brutales.

Les Arméniens étaient naturellement partie prenante dans la vague d'orientalisme qui imprégnait la France depuis le XVII^e siècle. Les sujets arméniens devinrent à la mode dans les lettres et les arts, en particulier dans l'art lyrique et le théâtre. Bornons-nous à signaler l'histoire de Polyeucte, martyr arménien de Mélitène, en Asie Mineure, ou encore les nombreux opéras mettant en scène le roi d'Arménie Tigrane. En 1672, un certain Pascal, venu d'Arménie, ouvrit à Marseille le premier café en France, avant de se déplacer à Paris et fonder son établissement rue de Tournon, à la Foire Saint-Germain; l'un de ses employés, sicilien, se mit bientôt à son compte, et son fameux « café Procope » existe toujours, rue de l'Ancienne Comédie. On comptait à cette époque 3 à 400 Arméniens en France. Au siècle suivant, en 1706, Avédik, patriarche arménien de Constantinople et grand persécuteur de catholiques, fut enlevé en pleine mer par des navires français et emprisonné en France, où il mourut en 1711 ; il reste comme l'un des candidats pour « l'Homme au

Masque de Fer » ! Un peu plus tard, c'est à la suite d'aventures rocambolesques qu'un Arménien originaire de La Nouvelle Djoulfa, en Iran, se retrouva à Avignon où, sous le nom francisé de Jean Althen, il introduisit la culture de la garance. Sa statue est érigée dans la ville, et on en trouve une autre à 10 km, dans le village d'Althen-les-Paluds. Toujours au XVIIIe siècle, Rousseau s'habillait en Arménien, et Voltaire donna à l'un de ses personnages le nom de Zadig, qui signifie Pâques en arménien.

En 1799, à la suite du siège de Saint-Jean d'Acre, un Arménien enrôlé dans le corps des mamelouks, Roustam, passa au service de Bonaparte avant de servir fidèlement l'empereur, comme on peut le lire sur sa tombe dans le cimetière de Dourdan. C'est ce même Bonaparte qui, par un décret de 1798, créa un département d'arménien à l'École des Langues Orientales, alors sise rue de Lille ; sur l'une de ses entrées rue des Saints-Pères on peut encore lire en lettres arméniennes le mot Hayk', se référant à l'Arménie. Il s'ensuivit une spectaculaire envolée de l'arménologie française, marquée par d'exceptionnelles personnalités comme Victor Langlois, Édouard Dulaurier, Marie-Félicité Brosset, ou encore Jean Saint-Martin qui est probablement à l'origine de l'inscription, vers 1850 sur la façade de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, parmi 810 personnages célèbres, du nom de Grégoire Magistros, le premier érudit arménien laïque (XIe s.). Les voyages en Orient prirent aussi, à cette époque, un remarquable essor, incluant souvent l'Arménie et/ou la Cilicie, et les récits laissés par leurs auteurs restent des documents extrêmement précieux : citons Victor Langlois, Léon de Laborde, Pierre Trémaux, ou encore les époux Chantre.

Ce XIXe siècle vit se développer en France une spectaculaire vie intellectuelle et artistique arménienne : livres, revues, représentations théâtrales et musicales. Le premier périodique arménien de France vit le jour à Paris en 1855, et Marseille suivit trente ans plus tard. De nombreux intellectuels d'Arménie succombèrent à l'attrait de Paris, comme le peintre Zakar Zakarian ou l'écrivain et homme politique Archag Tchobanian. Au tout début du XXe siècle fut édifiée à Paris la première église arménienne, qui existe toujours rue Jean Goujon.

Fondé à Venise au début du XVIIIe siècle, l'ordre catholique arménien des Mékhitaristes possédait depuis 1836 un collège à Padoue, qu'ils transférèrent à Paris, rue Monsieur, en 1846 quand la ville passa sous autorité autrichienne. Après diverses vicissitudes, ils finirent par s'installer à Sèvres en 1928, dans un hôtel supposé avoir appartenu à la marquise de Pompadour. Jusqu'à sa fermeture en 1990, ce collège joua un rôle essentiel dans la formation des élites françaises d'origine arménienne.

IV- À la suite du génocide (fin XIXe-début XXIe siècle)

La situation des Arméniens de l'Empire ottoman décadent devenait de plus en plus précaire à partir des dernières décennies du XIXe siècle, et c'est en 1894-96 qu'eurent lieu les premiers massacres à grande échelle, provoquant en France un remarquable élan de solidarité bien reflété par les unes de la presse, comme L'Assiette au beurre. En 1900 fut fondée la revue Pro Armenia, dont le Comité de rédaction comprenait Georges Clémenceau, Jean Jaurès, Anatole France, Francis de Pressensé.

Ce fut aussi le début d'un important flux d'émigration vers cette France qui continuait à jouer un rôle essentiel dans l'imaginaire arménien. Le génocide de 1915 accéléra sensiblement ce phénomène, d'autant plus qu'à l'armistice la France, qui avait perdu un million d'hommes, avait besoin de main-d'œuvre. On y comptait environ 4 000 Arméniens en 1914, et 50 à 60 000 au début des années 1920. Durant le génocide, un épisode marqua les relations arméno-franques: le sauvetage par une escadre française, en septembre 1915, de plus de 4 000 Arméniens qui, réfugiés au sommet du Mousa Daggh, en Cilicie, résistaient aux assauts turcs depuis plus de 50 jours. Malheureusement, une fois la guerre terminée, la France a cruellement déçu les espoirs arméniens: alors qu'elle avait le mandat sur la Cilicie, elle la brada à la Turquie en 1921, avant de lui remettre en 1939 le sandjak d'Alexandrette détaché de son mandat syrien.

Dans les années 1915-1925, les survivants du génocide qui avaient choisi la France débarquaient généralement à Marseille, avec son célèbre «camp Oddo». Beaucoup s'installaient dans la cité phocéenne, pendant que d'autres essaïmaient dans la vallée du Rhône dont les usines offraient du travail et certains cédaient à l'attrait de la capitale.

Une vie culturelle arménienne fébrile se développa alors à Paris, qui devint le fief de la culture arménienne occidentale avant de passer le flambeau à Beyrouth dans les années 1950. L'essentiel de cette vie était concentré dans le IX^e arrondissement, autour du métro Cadet. On y trouvait les sièges des partis politiques arméniens, les lieux de réunion des intellectuels, la librairie arménienne Palouyan, de nombreux commerces et restaurants arméniens, ainsi que la rédaction

du quotidien Haratch fondé en 1925 par Chavarche Missakian, dont le nom a récemment été donné à une place toute proche. Le Quartier latin fut lui aussi un centre important, avec la Librairie orientale H. Samuelian fondée en 1930. Les publications en arménien – journaux, revues, romans, études – foisonnaient, sous la plume d'écrivains comme Marie Atmadjian, Nechan Bechiktachlian, Chavarch Nartouni ou Puzant Topalian, pendant que les artistes arméniens Carzou, Jansem, Chahine, Mutaflan ou Jérastian avaient pignon sur rue. Certains de ces intellectuels s'intégraient à la culture française, comme les écrivains Henri Troyat et Arthur Adamov, l'acteur Sacha Pitoëff ou les musiciens Jacques Hélian et son neveu Michel Legrand, pendant que d'autres, à l'instar de Charles Aznavour en musique ou de Chahan Chahnour – alias Armen Lubin – en littérature, choisissaient la mixité. Peu à peu se développèrent aussi des « banlieues arméniennes », en particulier Arnouville, Issy-les-Moulineaux et surtout Alfortville. Hors de la région parisienne, Marseille reste le plus grand vivier arménien, même si la communauté y subit les effets des luttes de clans. Les autres grands foyers s'égrènent en remontant la vallée du Rhône : Valence – considérée comme la ville comptant la plus forte proportion d'Arméniens –, Vienne, jusqu'à Lyon avec sa banlieue Décines, sans oublier Saint-Étienne ou Grenoble.

Les Arméniens de France participèrent activement à la seconde guerre mondiale, où s'illustra particulièrement Missak Manouchian, résistant connu par « l'Affiche rouge » et mort en martyr. Après la fin de la guerre, plus de 7 000 Arméniens de France répondirent à l'appel de Staline et allèrent s'installer en Arménie soviétique. À l'heure actuelle, les quelques centaines de milliers d'Arméniens de France perpétuent

leur identité à travers les nombreuses églises, les Maisons de la culture arménienne, la presse – même si elle est de plus en plus majoritairement en langue française –, les stations de radio, sans oublier les monuments au Génocide, lieux de recueillement et de manifestations; celui de Paris représente le fameux compositeur Komitas, qui survécut à 1915 mais termina ses jours dans un hôpital psychiatrique de Villejuif. À Paris se trouvent aussi la Maison des étudiants arméniens de la Cité universitaire et la Bibliothèque Nubar, la plus grande collection d'arménologie hors d'Arménie. En 1953 fut inauguré, au 59 avenue Foch, le Musée arménien de France, exposant les magnifiques collections réunies par un mécène, Nourhan Fringhian ; malheureusement, il fut fermé en 1994 pour raisons de mise aux normes de l'immeuble, et depuis on lui a retiré illégalement son accès aux locaux. Une procédure judiciaire a été ouverte en 2014.

Même si l'usage de la langue diminue inexorablement, les Arméniens de France passant peu à peu du statut de diaspora culturelle à celui de diaspora d'assimilation, la conscience d'une identité culturelle subsiste. Elle a pris un nouvel élan depuis 1991, avec l'indépendance de l'Arménie suivie de peu par la fondation de la république du Haut-Karabagh.

**ՀԱՅ-ՖՐԱՆՍԻԱԿԱՆ ՀԱՐԱԲԵՐՈՒԹՅՈՒՆՆԵՐԸ ԴԱՐԵՐԻ
ԸՆԹԱՑՔՈՒՄ
(ՊԱՏՄԱԿԱՆ ԱԿՆԱՐԿ)**

ԿԼՈՂ-ԱՐՄԵՆ ՄՈՒԹԱՑՅԱՆ

Ռուսաստանից եւ Միացյալ Նահանգներից հետո Ֆրանսիայի հայ համայնքն իր մեծությամբ երրորդն է աշխարհում եւ ամենանշանակալիցը Արեւմտյան Եւրոպայում:

Հայ-Ֆրանսիական հարաբերությունների պատմական ընթացքը կարելի է չորս ժամանակաշրջանի բաժանել.

1. Մինչեւ խաչակրաց արշավանքները (IV–XII դդ.),
2. Խաչակրաց արշավանքների ընթացքում (XII–XIV դդ.),
3. Խաչակրաց արշավանքներից մինչեւ Մեծ Եղեռն (XV–XX դ. սկիզբ),
4. Մեծ Եղեռնից հետո ընկած ժամանակաշրջան (XIX դ. վերջ – XXI դ. սկիզբ):

Հեղինակը պատմական ակնարկում հակիրճ անդրադարձ է կատարել հայ-ֆրանսիական հարաբերությունների ժամանակագրական տեսակետից համեմատաբար կարելոր քաղաքական, միգրացիոն եւ պատմա-մշակութային, իրադարձություններին: